

Folie passagère

Mes réveils sont de plus en plus pénibles. Et ce matin n'est pas contraire à la règle. Une gueule de bois franc embrouille ma capacité à réfléchir convenablement. Une femme de passage partage mon lit; probablement une danseuse du bar où ma sœur Jane travaille. Je crois que j'ai fait une bêtise hier soir. Peut-être est-ce un mauvais rêve ? Les brumes matinales épaississent encore mes pensées. Elles se dispersent lentement, comme planant au-dessus d'un lac aux eaux immobiles d'un matin froid. Une eau où semble transparaître le visage évanescent de mon père. Car, en cette période trouble de mon existence, l'un des personnages de soutien de mes nuits, est mon père Angelo Bonino. Rêver à des proches qui n'existent plus me trouble et m'affecte profondément. Ma sœur Jane m'a déjà dit, un jour que je lui racontais mes rêves récurrents; "Peut-être est-ce de réelles visites de son âme, qui sait ? "Papa a peut-être un message à te transmettre de l'au-delà."; "Essai de les déchiffrer au lieu de te prendre la tête comme ça." Trop ésotérique à mon sens et surtout beaucoup trop tard; c'est de son vivant que mon père aurait dû me transmettre quoi que ce soit.

Mon portable vibre. Je m'extirpe de sous les couvertures, et du même coup, de mes résidus de rêve. C'est ma sœur Jane qui m'appelle. Je ne devrais pas répondre. Faire le mort me paraît plus sûr, car habituellement elles sont rares, voire inexistantes, les bonnes nouvelles qu'elle m'annonce. Jamais, par exemple, qu'elle m'annoncerait "*Michael, je vais me marier !*", "*Michael, je suis enceinte !*" Ou encore "*Michael, j'ai gagné 10 million à la Loto !*" La réalité ressemble plutôt à ceci "*Michael, j'ai crevé un pneu sur l'autoroute, viens m'aider s.v.p.*", "*Michael, j'ai fait une fausse couche*", "*Michael, je me suis fait violer.*" En fait, la seule bonne nouvelle que j'ai reçue venant de ma sœur a été l'annonce de sa venue au monde. Je saisi mon portable en m'attendant au pire.

--- Michael, t'es dans le trouble, Tony Pastroni est dans le coma, qu'elle me dit d'emblée. Lacosta vient de passer au bar. Il posait des questions sur ce que tu as fait à Tony. Rappelle-moi plus tard lorsque tu seras à l'abri. Je t'en supplie, va-t'en !

Mauvaise nouvelle; j'avais vu juste.

--- Je suis à l'hôtel, je ne me souviens presque plus de rien, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai fait à Tony ?

--- Michael, regarde tes jointures. Tu l'as frappé à plusieurs reprises et il s'est cogné la tête sur le coin d'une table en tombant. Tu es parti avec une danseuse et tu n'as pas assisté à la suite. Tony Pastroni a quitté le bar lui aussi... en ambulance. Il est à l'hôpital du Sacré Cœur.

À la vue de mes jointures brunie de sang séché, la dispersion de mes brumes matinales s'accélère, révélant une parcelle de souvenirs ainsi que le retour du mal de tête bien tassé. Maintenant je me souviens de ce que j'ai fait hier soir. La peur au corps, je quitte la chambre et la belle ballerine.

Il m'arrive parfois de me projeter dans le passé; de me remémorer mon enfance. À grand coups de marteau, je prenais un malin plaisir à éclater et ouvrir certains objets mécanique de toutes sortes, dans l'unique but de fouiller leurs entrailles et essayer d'en comprendre le fonctionnement. La curiosité dictait mes actes. À présent, ce n'est plus les grille-pains et ouvre-boites électrique que je fracasse, c'est ma vie, dont je tente éperdument d'en comprendre les rouages. Et je me déssole parfois à être déçu de ce que j'entrevois aux travers de ses failles; constamment tiraillé entre fascination et désintérêt.

Hier soir, c'est une gueule que j'ai éclatée. L'écho de ce fracas s'est rapidement répercuté, se mutant en recherche sur ma personne afin de me l'éclater à mon tour. Une parfaite réaction en chaine; un parfait rouage de la vie.

Assis dans l'ombre triste près du lit de la chambre 401 de l'hôpital du Sacré-Cœur de Montréal, le vieux Padre, Henry Pastroni accompagné de son bras droit Vito Lacosta, veillait au chevet de son petit-fils Tony Pastroni. On devinait, à voir les cernes d'encre sous ses yeux, qu'Henry n'avait pas dormi souvent dans sa vie. Il ressentait la fatigue et le désespoir s'abattre sur sa personne comme une chape de plomb. Il tripotait nerveusement son vieux chapeau Fédora noir entre ses mains nerveuses et tachetées par la vieillesse. Savoir qui avait remodelé le visage du fils de son fils, la chair de sa chair, serait d'une grande utilité pour Henry Pastroni. Dans un passé plus ombrageux, son fils et sa fille, respectivement âgés de 19 et 21 ans, étaient morts violemment dans une voiture piégée et il n'avait jamais pu les venger comme il se doit; c'est-à-dire, à la grandeur de sa peine et de sa colère. La Famille, à l'époque, en avait décidé autrement. Une guerre faisait rage entre les Familles de l'ouest et celles de l'est de la ville de Montréal. En ce temps de guerre, des décisions qui pouvaient paraître incompréhensibles au néophyte qu'il était, ont été prises; il a dû obéir et se résigner. La situation est différente maintenant, car c'est *lui* le Parrain de la Famille.

Henry glissa lentement son regard, empreint de tristesse et exprimant une profonde lassitude, vers le pied du lit et demanda à son bras droit et chauffeur Vito Lacosta.

--- Avons-nous une idée de qui a pu faire ça ?

--- Pas encore, nos gars y travaillent. Ça ne devrait pas tarder.

Et comme de fait, le téléphone de Lacosta sonna. L'appel ne dura pas plus d'une minute.

--- On sait c'est qui; Michael Bonino et sa putain de sœur. Plusieurs témoins, y a pas de doutes.

Henry connaissait bien Michael Bonino et sa sœur Jane, mais il connaissait encore mieux leur père Angelo Bonino. La Famille les avait intégrés, Henry et Angelo en même temps. Henry la Trique et Angelo de la

Muerte (Ange de la mort) qu'on les surnommait. La belle époque ! Les joueurs, les putes et les drogués remplissaient à plein les coffres du Patron. Une paix relative régnait dans la Famille. Jusqu'à ce qu'Angelo Bonino, en 1981, se mette à déconner gravement.

Le bras droit et chauffeur, Vito Lacosta, attendait patiemment une réplique concernant Michael et Jane Bonino; un ordre féroce dicté par le Padre, au lieu de quoi, Henry Pastroni se mit à soliloquer doucement, chuchotant, pleurant, comme chantant une douce et triste berceuse pour son petit-fils toujours inconscient sur son lit d'hôpital. C'est à cet instant que le médecin entra dans la chambre.

Des relations humaines, qu'elles soient amicales, familiales ou amoureuses, les gens ont parfois le réflexe instinctif, après rupture, que de se souvenir des périodes tristes. Nous devrions occulter le mal et ne magnifier que le bon, car les souvenirs, c'est tout ce qui nous reste à la fin. C'est une des philosophies de pensée que ma mère Janine m'a inculquée avant nos malheurs familiaux : Un père mafieux disparu à l'âge de 45 ans (dont on n'a jamais retrouvé le corps), une mère devenue alcoolique et névrosée par la force des événements et une sœur qui tente désespérément de faire sa place et qui est, aussi improbable que cela puisse paraître, victime de malédictions, voire de magie noire, tellement le malheur s'acharne sur elle. Et moi, récemment nommé Capo de la Mafia sicilienne Montréalaise, qui se sauve de la colère du Parrain. C'est dans cet état d'esprit, assis sur la banquette arrière d'un taxi, que je vais rejoindre Jane à l'hôtel Delta de Laval. Loin, en dehors de la grande ville, loin des menaces et de mes peurs.

Jane est déjà dans la chambre, je frappe à la porte notre code secret -- toujours le même depuis notre enfance -- la porte s'ouvre découvrant une Jane nerveuse et passablement terrifiée. Un verre à la main et une cigarette

dans l'autre, elle fume et boit à un rythme alterné et régulé comme une horloge atomique.

--- As-tu déjà entendu parler des méfaits de l'alcool et du tabac ? Que je lui lance à la blague, tentant de faire baisser la pression de l'atmosphère lourde qui règne dans la pièce.

Mon sarcasme n'a pas l'effet escompté. Elle me répond en criant.

--- Et toi, as-tu déjà entendu parler des méfaits de mettre K.O. le petit-fils du Parrain de la Mafia Montréalaise ?! Si tu avais dormi chez-vous cette nuit, tu aurais eu de la visite désagréable ce matin, crois-moi !

La démonstration de peur et de compassion de Jane est contagieuse et m'affecte énormément, mais je ne lui dévoile pas mes propres craintes. Je dois la préserver, la protéger. Jane est danseuse nue dans un bar appartenant à Henry Pastroni. Une femme d'une beauté naturelle à la recherche désespérée du bonheur. La peur l'étreint constamment, comme un voile qui obscurci la réalité des choses et travestie ses relations interpersonnelles. La peur des rechutes, peur des agressions nocturnes, peur de la tentation d'aimer; des conséquences de l'échec, peur de la violence des hommes mauvais, peur de moi. Malgré tout cela, ma sœur est une battante et les gens qui savent affronter leurs peurs seront toujours, à mes yeux, les plus courageux.

Je m'approche d'elle, pose mes mains sur ses épaules délicates et lui demande doucement.

--- Dis-moi exactement ce que Vito Lacosta t'as demandé au bar.

Jane me répond d'une voix tremblante.

--- Il m'a demandé où tu étais; qu'il avait passé à ton appartement et que tu étais absent; qu'il aimait mieux te voir en personne; pourquoi tu avais tabassés Tony Pastroni de manière aussi sauvage. Et qu'il va probablement, selon le médecin, rester avec de graves séquelles permanentes. De l'avertir, si je te vois. Ce que je ne ferai pas, bien sûr.

Jane éteint sa cigarette par gestes saccadés et entreprend une manucure de ses ongles à l'aide de ses dents.

--- Jane, tu dois te déresponsabilisée de tout ça. Tony Pastroni t'as agressé lorsque tu dansais pour lui dans la loge. Il t'a frappé, ce fils de pute! Il l'a bien cherché !

Jane hoche la tête, se tourne vers la fenêtre, contemple les toits des immeubles et le fleuve St-Laurent derrière ceux-ci, puis elle dit.

--- Tony voulait que je le suce dans la loge. Il me dégoûte ce type. Et je ne fais pas ce genre de truc au bar, tout le monde la sais. Il se croit tout permis car son Grand-Père est tout puissant, mais y a toujours des limites; mes limites.

Michael acquiesce et lui demanda.

--- Crois-tu avoir été suivi en venant ici ?

--- Je ne crois pas. J'ai fait très attention.

--- Ok ma sœur, tu restes ici dans l'hôtel. N'ouvres à personne. Tu attends que je revienne. Je vais rencontrer Henry et régler tout ça.

Le médecin de garde venait de quitter la chambre 401 après avoir révélé à Henry Pastroni, l'état de santé du patient. "Votre petit-fils, M.Pastroni, ne sera probablement jamais plus comme avant. Un grave traumatisme crânien, dû aux nombreux coups qu'il a reçu à la tête, ont créé des lésions cérébrales qui provoqueront des signes de localisation déficitaires neurologiques. Autrement dit, il aura de la misère à s'exprimer et sa motricité sera réduite considérablement". L'onde de choc de cette révélation percuta Henry de plein fouet et se propagea jusqu'aux particules élémentaires constituant son être. Chaque atome de son corps bouillait de colère; l'anticipation de sa vengeance rongait la moelle de ses os.

Contenant avec difficulté les prémisses d'une folie passagère, Henry dicta enfin ses ordres à Vito Lacosta.

--- Vito, je te le demande personnellement, trouve-moi ce salaud de Michael Bonino. Il se met à déconner comme son père autrefois. Va voir sa putain de sœur au bar et renseigne-toi auprès d'elle. Profites-en pour mettre un mouchard GPS sur la voiture de cette salope. Ils ne doivent pas nous échapper. Tu me les ramènes vivant, si possible. Je payerais cher, Vito, pour faire cette besogne à ta place, hélas, je suis trop vieux maintenant pour ce genre de petite distraction. Ne me déçois pas.

Après avoir passé chez un Michael Bonino absent, Vito se rendit au bar de danseuse pour poser quelques questions à sa sœur Jane. Dans le stationnement, il prit soin d'installer le mouchard GPS sous la voiture. Un traceur GPS n'est qu'une simple petite boîte aimantée; un jeu d'enfant. Suite à sa rencontre avec Jane, il se rendit à son domicile, ouvrit son ordinateur portable, se prépara un café et attendit que l'auto de Jane se déplace. Deux heures après, Vito était en route vers l'hôtel Delta de Laval.

À l'accueil de l'hôtel Delta, il demanda le numéro de la chambre de Jane Bonino. Arrivé devant la chambre, il vissa un silencieux à son arme, cogna et colla son oreille contre la porte et écouta. Au moindre bruit je défonce cette foutu porte, pensa Vito. C'est par sa sœur qu'il trouvera Michael. Lorsque Jane entendit cogner à la porte, l'effet de surprise et de peur lui fit échapper le cendrier en verre qu'elle tenait dans sa main. Aussitôt qu'elle s'accroupi pour le ramasser, la porte s'ouvrit avec fracas et Vito Lacosta, pistolet à la main, se rua sur elle.

En quittant sa soeur, Michael prend un taxi en direction de l'hôpital Sacré Cœur. Henry doit être encore au chevet de Tony; il en est certain. Au poste de garde à l'entrée, il s'informe auprès d'un gardien du numéro de chambre de Tony Pastroni. Le gardien pianote sur son clavier, fronce les sourcils et lui dit que personne n'est autorisé de visite à cette chambre.

--- Appelez à la chambre et dite leur que Michael Bonino est ici.

Le gardien s'exécute et 20 secondes plus tard, lui donne le feu vert en lui servant un regard désapprobateur.

Deux hommes du Neandertal vêtu de complet Armani, surveillent la porte de la chambre 401. Michael les connaît vaguement. Ils ont préalablement été avertis par le Padre de la visite surprise de Michael Bonino et ont reçu l'ordre de le fouiller au corps. Michael arrive devant les deux gorilles, se laisse docilement fouiller et voyant qu'il n'est pas armé, ils le conduisent à la rencontre du triste Parrain Henry Pastroni.

Pendant ce temps dans la chambre d'hôtel, toujours accroupi, Jane tentait de ramasser le cendrier en verre par terre et apercevant Vito avancer sur elle, fit pivoter son bras de toutes ses forces et lança l'objet en verre au visage de Vito. Elle atteignit sa cible. Le cendrier ne cassa pas. Un bruit sec, comme une noix qui se casse sous la pression, se fit entendre au contact du nez et de l'objet. Vito Lacosta lâcha un cri de douleur, échappa son pistolet et tomba par terre les deux mains sur le visage. Jane en profita pour fuir à toutes jambes, elle contourna Vito et lui assena un coup de pied dans le ventre en passant, ensuite courra vers la sortie de la chambre. Lacosta, ébranlé mais quand même fonctionnelle, reprit son arme et lui tira dans le dos. Jane Bonino percuta de plein fouet la porte restée entre-ouverte et s'écroula par terre, comme si sous elle, la force de gravité aurait subitement doublée. Vito Lacosta tira le corps de Jane pour dégager la porte, s'engagea dans le corridor et se sauva par les escaliers de secours.

D'un geste de la main, Henry Pastroni fait signe à ses deux hommes de garde de sortir de la chambre. Henry et Michael se scrutent longuement du regard. Ce que Michael remarque au premier coup d'œil, c'est l'arme muni d'un silencieux que pointe subtilement Henry dans sa direction.

--- Je ne suis pas armé, lui dit Michael.

--- Tu entends ça Tony, *Monsieur* n'est pas armé, persifla Henry. Ah non, c'est vrai, il ne peut pas m'entendre car tu l'as presque tué, espèce de petite merde ! Tu as beaucoup de courage de venir te montrer la face ici. Tu voulais voir les dégâts que tu as faits sur Tony ? Je te nomme capo dans la Famille et toi tu bousilles la vie de mon petit fils en retour? Tu es un homme mort Michael et je n'accorde pas de doléance aux cadavres puants.

--- Padre, je suis venu ici pour m'expliquer et implorer votre pardon. Oui d'accord, je l'ai frappé mais je n'ai pas voulu ceci, explique-t-il en pointant le lit où Tony se repose sous plusieurs couches d'inconscience. Un spectateur endormi.

Le portable du Parrain se met à sonner, Henry dépose son arme sur la table de chevet et répond à l'appel. Après avoir écouté silencieusement son interlocuteur il met fin à la conversation.

--- C'était ce cher et fidèle Vito. Depuis ce matin qu'il te cherche. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. Et de but en blanc, Henry lui demande, est-ce que tu sais jouer aux échecs, Michael ?

Cette question inattendue fait ciller Michael.

--- Oui un peu, mon père m'a appris.

--- Laisse-moi t'apprendre quelques principes fondamentaux du jeu d'échecs. Une des règles les plus importantes, consiste à se débarrasser de ce qui nous ennuie ou nous provoquent sur l'échiquier, tu comprends ? Si, par exemple, une des pièces adverse te nuit et t'empêche d'exécuter le plan que tu avais établi; tu l'élimines autant que possible. Si son élimination te cause trop de tracas; tu attends l'occasion propice Est-ce que tu comprends ce que j'essaie de te dire Michael ?

--- Que vous aimez beaucoup les échecs, Padre ?

Henry cilla à son tour et poursuivi.

--- Ton insolence n'a d'égal que ton courage, Michael.

--- Désolé Henry, mais je ne vois pas ce que...

Henry Pastroni lui coupa la parole d'un geste de la main et enchaina.

--- Tais-toi Michael et écoute-moi te raconter une jolie anecdote qui date de 1981, mettant en scène ton père Angelo de la Muerte, mon ancienne femme Clara, le Parrain de l'époque et moi-même. Clara, ma gracieuse et sensuelle femme, qui était la fille du Patron de l'époque, se désintéressait de ma grosse queue depuis un bon moment déjà et je ne comprenais pas pourquoi. Jusqu'à ce que je les suive et que je les attrape sur le fait dans une chambre de motel, baisant comme de sales animaux en chaleur. Sous l'emprise d'une irrésistible folie passagère, je les ai tués sans hésiter, tu comprends ? Ton père d'abord, l'Ange de la Mort, à l'aide d'une fourchette sale qui trainait sur un meuble près du lit, je lui ai déchiré la gorge. Et ensuite, ma potelée de femme qui chialait comme une cinglée hystérique -- mon Dieu que je l'ai aimé cette femme -- pour cette raison, j'ai pris mon temps avec elle. Pour la faire taire, je l'ai doucement et lentement étranglée, tu comprends ? Elle me regardait faire sans comprendre, paniquée. Je croyais que ses yeux allaient éclater et me gicler à la figure. Ce doux souvenir me hante encore. Ensuite, 3 jours plus tard, avec beaucoup d'appuis et l'approbation de plusieurs membres de la Famille, j'ai tué le Parrain, le père de Clara, et été couronné le digne remplaçant sur le trône sicilien. Folie de jeunesse. Folie passagère. Comme aux échecs, j'ai éliminé les pièces qui me tracassaient, tu comprends ?

La mâchoire et les poings de Michael se crispent à l'écoute du récit d'Henry, racontant comment il avait assassiné de sang-froid son père Angelo.

--- Et ce n'est pas tout, renchéri Henry, mon vaillant bras droit Vito s'est occupé de ta salope de sœur dans sa chambre d'hôtel à Laval. Vois-tu Michael, ton père, ta sœur, ma défunte femme et son père l'ancien Parrain, n'étaient pour moi que des pièces nuisibles sur un échiquier. Cette partie est terminée. Mes hommes vont te raccompagner. Échecs et Mat, Bonino.

Et c'est à cet instant précis, comme un geste miraculeux né du néant, que les doigts de la main gauche de Tony Pastroni bouge lentement sous les couvertures; les paupières tentent de s'ouvrir par clignement rapides et saccadés, suivi par quelques borborygmes gluants sortant de sa bouche. Surprit, Henry se met debout lentement avec grand effort et s'exclame "Mon tendre garçon, la chair de ma chair, tu es enfin revenu parmi nous"

et s'emploie à caresser les cheveux et baiser le front de son petit-fils revenu à la conscience. Michael n'hésite pas une seconde à profiter de ce moment de distraction miraculeux. Il bondi, entoure son bras autour de la tête d'Henry et d'un coup sec et précis, lui brise le cou. Michael Bonino retient et rassit lentement le corps inerte du Parrain sur le fauteuil, lui cale son chapeau sur les yeux et s'empare de l'arme sur la table de chevet. Tony Pastroni le petit fils, laisse échapper de sa gorge quelques sons gutturaux liquides et incompréhensibles avant que Michael ne quitte la chambre, et l'hôpital.

Une femme de chambre de L'hôtel Delta de Laval entendit du grabuge et, lui sembla-t-elle, suivi d'une sourde détonation non loin de la chambre où elle travaillait. Avançant nerveusement dans le corridor, armée de son plumeau, elle remarqua une porte de chambre entr'ouverte et entra. Découvrant un corps gisant près du lit, elle composa aussitôt le 911 et ensuite appela le gérant de l'hôtel. Les ambulanciers et les policiers arrivèrent rapidement et conduisirent Jane Bonino et la femme de chambre (pour choc nerveux) à l'hôpital du Sacré cœur de Montréal.

Vêtue de sa robe de chambre rose, Janine Lebel, la mère de Jane et Michael; ancienne femme d'Angelo Bonino, se désaltérait le cerveau avec son vin de dépanneau en écoutant les nouvelles locales de 17 heures à la télé. Elle s'étouffa dans son verre de blanc lorsqu'elle entendit le journaliste déclarer que le Parrain de la Mafia sicilienne de Montréal, selon des sources fiables, avait été assassiné dans une chambre de l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal, au chevet de son petit-fils Tony Pastroni, victime d'agression dans un bar de danseuse. Et ce n'est pas tout, toujours selon des sources fiables, Jane Bonino, la sœur du membre en règle de la mafia sicilienne de Montréal, Michael Bonino, aurait été atteinte par balle dans

une chambre d'hôtel de Laval et conduite en ambulance au CHUL; elle est, pour le moment, dans un état critique mais stable. Aucun lien entre ces trois évènements n'a pu être établi..... Janine Lebel coupa le son.

Avant d'aller rejoindre sa fille au CHUL, Janine se versa un autre verre de courage blanc, prit son portable et composa le numéro d'une personne qu'elle n'avait pas vu depuis 21 ans déjà. Elle laissa le message suivant et coupa la communication. "Henry Pastroni est mort, tu peux revenir. Jane et Michael ont besoin de toi".

Angelo Bonino "de la Muerte", disparu depuis 1981, que beaucoup de gens croyaient mort, habitait à Vancouver en Colombie-Britannique depuis 21 ans; depuis le jour où Henry "la Trique" les avait découvert en plein ébat amoureux et méfait d'adultère. Refaire sa vie ailleurs, en compagnie de Clara, se dévoila plus facile qu'il ne l'avait redouté. Ils louèrent un local et ouvrirent Le Café Clarangelo qui attira la curiosité et charma une clientèle des plus fidèle. Depuis, trois autres Café Clarangelo furent adoptés dans le centre-ville de Vancouver.

L'irritation de Henry, dans la chambre de motel, avait été édifiante et anthologique par certain aspect, mais il n'y avait pas eu de mort dans cette chambre de motel comme il aimait le faire croire par orgueil. Il n'avait par la suite qu'éliminé le Parrain de l'époque, le père de Clara, pour la punir de son infidélité. Il n'y avait eu, dans cette chambre de motel, qu'un ultimatum, que des menaces hystériques, qu'une fatalité. *Presque* la mort. Henry détenait tous les pires défauts de la nature humaine. menteur, hypocrite, ambition malsaine, orgueil, égo insatiable. Mais une grande qualité lui faisait étrangement honneur : sa loyauté inébranlable en amitié. Une dichotomie de personnalité. C'est ce qui avait sauvé la vie au couple adultère mais, en contre-parti, Angelo ne reverrait plus jamais ses deux enfants. Donc, après avoir écouté le message de son ancienne femme Janine, il alla annoncer à Clara le décès de Henry; qu'il partait ce soir pour Montréal; de l'attendre ici; il reviendrait bientôt... avec ses deux enfants.

Après plusieurs jours de recherche et avec l'aide d'un ancien ami policier ripou à la retraite, mon père Angelo me retrouve en état miteux dans un vieux motel sale. Je suis fiévreux, dépressif et sale comme la chambre. Je me cache de la Famille, de la vengeance probable de celle-ci. Mon père disparu depuis 21 ans, que je croyais mort, est devant moi. Je suis couché sur le lit, il est debout devant moi. Il est là... il me parle; m'explique... et je pleure. Il m'explique pourquoi il a disparu subitement, pourquoi il nous a abandonné et pourquoi il est là... debout devant moi. "Je suis parti pour vous sauver toi, ta sœur et ta mère" qu'il me dit. "Je ne pouvais en aucun cas entrer en contact avec vous, contrains de faire le mort" Lorsque Henry nous a pris en flagrant délit, me raconte-il, il nous a proposé un marché pour sauver son honneur. "J'ai transigé avec le démon, Michael. Pardonne-moi ! Henry nous a obligés de partir, de couper tous les liens avec nos familles. Au moindre soupçon de tentative de vous joindre, il menaçait de vous éliminer. Seule ta mère était dans le secret. Nous nous sommes croisés tout à fait par hasard à Vancouver. Je t'épargne les détails de sa réaction lorsqu'elle m'a vue et reconnue... Nom de Dieu !... Mais c'est grâce à elle si je suis ici maintenant. Je vous ramène, ta sœur et toi, à Vancouver." Je me laisse guider par cet homme que je sais être mon père. Il me renseigne sur ma sœur Jane qui est saine et sauf; que la balle qu'elle a encaissée dans le dos a traversé le corps sans toucher d'organes vitaux; que notre mère Janine est en train de lui expliquer la situation; qu'elles sont cachées dans un hôtel; que nous devons faire vite car la police veut probablement des réponses et la Mafia veut certainement ma mort. "Allez Michael, suis moi, on doit partir maintenant. C'est terminé ici pour Jane et toi" J'avais 15 ans lorsque mon père a subitement disparue. En ce moment, dans cette chambre de motel, j'ai encore 15 ans.

Changer radicalement de vie, lorsque les événements nous y obligent, c'est comme ôter les garde-fous dans les courbes serrées sur la route de notre existence. Une gamme d'émotions étranges nous saute au visage sans avertissement et nous devons négocier avec elles. Depuis qu'on réside à Vancouver, Jane et moi travaillons au Café Clarangelo du centre-ville. Je mets la main à la pâte dans les cuisines; Jane travaille au comptoir et service aux tables. Nous habitons chez mon père et Clara. Les dernières informations que je perçois de ce monde, c'est le bonheur et l'épanouissement sur le visage de ma sœur. Ça me rend heureux. L'instant suivant, pistolet à la main, Vito Lacosta, le bras droit de l'ancien et défunt Parrain de la Mafia Sicilienne de Montréal, exécute une entrée brutale dans le Café Clarangelo.

FIN

